

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 26

Artikel: Une main
Autor: Rousselot, Gustave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les longs nez ont du bon quelquefois...

Avoir le nez long et l'intelligence courte, ce n'est pas un grand avantage; mais avoir le nez long et l'intelligence étendue, c'est incontestablement un grand avantage pour celui qui sait en tirer parti. Le célèbre compositeur Mozart l'a prouvé d'une manière irrévocable.

Les souvenirs d'un musicien racontent une jolie anecdote qui met en évidence cette vérité. Mozart et Haydn, tous les deux résidant à Vienne, se trouvaient un jour réunis, à la même table; ils avaient été invités par le comte Esterhazy, qui se faisait une gloire de passer pour un protecteur des beaux-arts. Mozart, un joyeux compagnon, qui aimait beaucoup le champagne et qui ne dédaignait pas non plus le Madère, dit tout à coup à Haydn: « Je parie six bouteilles de champagne de composer à l'instant même un morceau de musique que vous, le grand pianiste, ne serez pas capable de jouer à première vue. »

« J'accepte le pari, » répondit Haydn en souriant. Aussitôt Mozart prit une feuille de papier et un crayon et y jeta rapidement quelques notes de musique. Ensuite il la présenta à Haydn et lui dit: « Jouez ! »

Haydn jeta un coup d'œil sur le papier, et surpris de la facilité du prélude, il s'écria en se mettant au piano: « Mozart a de l'argent de trop, il veut à toute force payer du champagne ! » Mais après avoir joué le prélude, l'artiste célèbre s'arrêta tout à coup et s'écria: « Comment voulez-vous que j'exécute quelque chose de matériellement impossible ? Mes deux mains sont renvoyées aux deux extrémités du clavier, et en même temps la composition me prescrit de jouer une note du milieu ! »

— « Cela vous embarrasse ? fit Mozart en souriant, eh bien ! regardez ! Voilà comment on s'y prend : » Et en disant cela, Mozart prend la place de Haydn, joue le prélude, et arrivé au passage critique, il exécute la note prescrite en se servant du bout de son nez. Le comte Esterhazy et toutes les personnes présentes à cette scène comique partent d'un grand éclat de rire, et, pour consoler Haydn désappointé, le comte lui-même prit le pari, en faisant servir immédiatement une douzaine de bouteilles remplies du jus divin, objet des convoitises du célèbre Mozart.

Verte réprimande.

Les Ecossais, paraît-il, s'adonnent facilement à l'ivrognerie, et cet état de choses était bien plus déplorable encore il y a trente ou quarante ans, témoin les sociétés de tempérance que les philanthropes s'efforcèrent d'organiser dans ce pays. La religion s'en mêla, le culte de l'eau claire fut décrété, les femmes se mirent de la partie, et l'opinion, plus forte que les lois, opprima bientôt la liberté.

« Mes frères, disait un jour un ministre à ses paroissiens, vos excès ne sont plus tolérables. Habituez-vous, quelque chose que vous fassiez, à le faire avec modération, et surtout soyez sobres de liqueurs fortes. »

« En vous levant, vous pouvez prendre un petit verre pour vous fortifier l'estomac, un autre avant le déjeuner, et, à la rigueur, un après; mais ne soyez pas constamment à boire. »

« Si vous sortez, le matin, vous pouvez prendre un petit verre à cause du brouillard; peut-être un autre avant le dîner, ce qui n'a rien de condamnable en soi; mais qu'on ne vous voie pas constamment la bouteille à la main. »

« Personne ne trouvera mauvais que vous preniez un petit verre au dessert, un autre quand on desservira la table, à la santé de vos amis. Tout cela est raisonnable ! il en est même qui, pour se tenir éveillés dans l'après-midi et se donner du cœur au travail, ont besoin d'un verre ou de deux; mais ce qui est

honteux, c'est de se vautrer dans la boisson. »

« Quand la journée est finie, c'est différent: on peut se délasser, prendre un verre avant le souper, un verre ensuite. Après le thé, un verre n'est certes pas de trop. »

« Enfin, comme on ne peut pas se défaire tout à coup d'une longue habitude, j'admettrai, si vous le voulez, un verre avant le coucher, et la nuit, si l'on se réveille, un verre ou deux, pour se rendormir; mais, du moins, mes chers frères, tenez-vous-en là, autrement vous franchiriez les bornes de la modération. »

Coumeint on payé on n'écot.

Quand on va pè lo cabaret dâi Trai-bocans àobin pè la pinta à Dsozon, on vâi clioulâ contre lè mourets dâi pancartès io y'a on pào que tsantè aguelhi su on bosset et drâi dezo lo l'égrefasse, l'âi a marquâ ein grossès lettrès :

Quand le coq chantera,
Crédit on fera.

Et dè bio savâi que nion n'out jamé tsanta cé pào; et tsi Dsozon, l'âi a: « Aujourd'hui point de crédit, demain: oui ! » que ma fai cein est dâi totès bouènes receptès po lè pintiers que voliont sè depouensè dè cliâo soiffeu que vignont baïre à crédit, kâ alla lài quand vo voudrâi, se Dsozon vo montrè sa pancarta, po lo crédit, l'est adè dèman et pas mèche d'avâi pi on verro dè mame sein la mounouia.

Cliâo pancartès sont don fètès espret po cliâo z'espèces d'estaffiès qu'ont soveint l'âo portamounia garni dè tâiles d'aragnès et qu'ont tot parâi adè on gran dè sau que fusè pè la dierdietta; adon, coumeint cliâo lulus ne sè tsailont pas d'allâ sè dessâiti àobin àobin à la cassa, vont tot dè mimo s'infattâ pè la pinta et dèmandont, sai dè la goutte, sai on demi-litro, mà les chameaux ne diont pas d'avance, quand on l'âo z'apportè lo liquido, que l'ont lo bosson vouaisi; sè depâtsont vito dè baïre et quand tot est reduit, font àobin pè: « Té payèri cein dèman », àobin oquidè dinse et la maitè dâo teimps ne remettont pas lè pi tsi cé io l'ont bu dinse à pouffe. Et vont refèré cé commerce lo leindèman dein on n'aura pinta et ne botson pas tant que y'aussè on carbatier que lè remettè à l'oodre.

Pu y'ein a assebin dè cliâo que font état d'avâi àobilliâ l'âo portamounia, quand s'agit dè payi et dâi z'auto que sè veillont quand lo carbatier dècheint à la cava po queri 'na botollie et dècampont à la couâitè sein tambou ni trompette et quand lo carbatier revint l'ozè est dza allâ dein on outra pinta recoumeinci cé manèdo. Mà, quand l'est bon l'est prâo et à la fin, lè carbatiers cognâissent prâo cliâo lulus.

Trègnolon ètâi on gaillâ dè cliâo sorta et l'avâi on toupet dâo dianstre po allâ baïrè dinse sein lo sou.

L'avâi dza einbèguinâ dou trài iadzo lo novè pintier dè la maison dè Coumouna et l'âi dèvessai on part dè francs dè liquido. On iadzo que l'âi ètâi retornâ baïre, lo pintière que sè dèmaufiâvè dè li, lo laissè tot parâi fini son demi-litro, mà lo surveillivè po pas que pouessè felâ ein catson, et quand Frègnolon eut reduit lo demi-litro, lo carbatier l'âi fè :

— Ora, payi-mè !

— Oh ! n'è rein avoué mè, vo payèré cein dèman, l'âi detse Frègnolon.

— Ah ! l'est dinsé ! fa l'auto, et bin teni ! adon lo pintière l'âi raminé on part dè motchès que lo pourro coo sè depâtsè dè s'einsauvâ dâo cabaret ein bordeneint.

Cauquies dzo après, m'einlèveno se mon gaillâ ne retornè pas à la pinta dè Coumouna et quand lo carbatier lo ve eintrâ, l'âi dese :

— Vegni-vo baïre on demi-litro, coumeint l'auto dzo ?

— Na, vigno po lo vo payi; et dierro cein cotè-te ?

— Vo sèdès prâo : quaranta centimes !

— Oi, mà cein m'a cotâ assebin on part dè motchès. Et bin, vouaiquielè quaranta centimes po lo demi-litro et quand âi motchès, lè vouaiquie assebin. Et Frègnolon, ein dessènt cein administrè àobin pè lo pintière on part dè pèta su lè djoutès, que lo sang l'âi picilliè pè lo naz, et quand sè fut remet on bocoon, l'auto ètâi dza via, kâ sè peinsavè que n'y'avâi pas fauta qu'on l'âi reindè su sa mounia. C. T.

Une main.

Après avoir passé deux jours dans la ville du Havre, je revenais paisiblement à Paris. Les maisons de Françoise-Ville, mêlées aux mâts des navires, ont déjà disparu. De même à son tour disparaît ce beau clocher d'Harfleur,

... Debout pour nous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais n'a pu le défendre,

ainsi que l'a si historiquement et si richement rimé l'auteur de la *Parisienne*, cette *Marseillaise* bourgeoise, Casimir Delavigne, enfin. Bolbec est dépassé. Le train arrive à la station d'Yvetot, où il s'arrête un instant.

Debout à la portière, je considérais avec un certain attendrissement le royaume de ce bon petit monarque à bonnet de coton, qu'en imagination je voyais parcourir les prés sur la pacifique monture... lorsque je fus interpellé soudain par une voix bien connue, et rejoint par un ami. Ce dernier — permettez-moi de vous le présenter sous le nom de Gaston — revenait d'une campagne artistique en Normandie. Il convient de dire que mon ami est peintre de vocation, blond de cheveux et fantasque de caractère... comme vous l'allez voir du reste.

Après nous être mutuellement mis au courant de ce qui pouvait nous intéresser, la conversation, interrompue par le tunnel qui passe sous le cimetière St-Gervais, puis par l'arrêt à la gare de Rouen, la vieille capitale de Rollon, la conversation, dis-je, finit par languir... et s'éteindre. Bien longtemps, chacun étant absorbé par ses rêveries, nous restâmes ainsi silencieux. Le train roulait toujours. Pourtant, étonné moi-même d'un silence aussi prolongé, je finis par secouer ma torpeur et j'interpellai mon ami :

— Gaston ! à quoi songes-tu donc ? que regardes-tu ainsi ?

En effet, mon ami offrait un singulier aspect : il examinait devant lui, avec une attention dévorante, un objet qui, d'après la direction de ses regards, devait se trouver à peu près au-dessus de ma tête. J'oubliais de vous dire que nous étions en troisième classe, dans un wagon dont les compartiments n'étaient séparés les uns des autres que par une cloison haute d'environ quatre à cinq pieds, c'est-à-dire s'élevant à mi-hauteur du wagon, ou quelque chose de plus. N'obtenant aucune réponse de Gaston, je me retournai tout en levant la tête, et j'aperçus... une main ! une simple main ouverte et détendue, probablement celle d'une personne endormie dans le compartiment voisin !...

J'allais tirer de sa rêverie mon ami, lorsqu'il s'agit, et, comme si mes paroles eussent mis ce temps à pénétrer l'épaisseur de sa contemplation et à se formuler avec leur sens précis, il me répondit, en se penchant mystérieusement vers moi :

— Ce que je regarde ?... Mais c'est cette main divine ! A quoi je songe ?... Mais c'est à en devenir éperdument amoureux !... et c'est ce que je suis en train de faire.

A ces mots bizarres, je fis un haut-le-corps — pour la forme, car, au fond, rien ne m'étonne — et je dis à Gaston :

— Amoureux !... Es-tu fou ?... Pardonne le pléonasme !... ajoutai-je vivement.

— Oui, mon ami, reprit Gaston d'une voix étouffée à dessin : cette main ne peut appartenir qu'à cette créature idéale que je cherche en vain depuis l'âge d'amour : ce doit être la main d'une jeune fille brune, au teint mat, aux yeux voluptueux...

— Et tu vas t'en assurer ?... dis-je en souriant et en faisant mine de me lever.

— Non ! jamais ! riposta mon étrange ami, en retenant mon élan commencé. Je veux seulement admirer de plus près (et il vint prendre place à mes côtés), d'autant plus que la nuit va bientôt venir. Je te défends de me parler d'elle, si tu l'as vue...

Gaston était parfaitement sérieux. Il fixait ses re-

gards passionnés sur la main surprenante qui pendait entre nos deux têtes.

— Bah ! fis-je en souriant, je sais bien que Henri Zschokke a été amoureux de deux petits pieds et Théophile Gautier d'un talon rose ; ainsi, puisque ce génie a adoré un calcanéum, tu peux bien, toi, t'éprendre d'un métacarpe ;... mais...

— Jamais de mais ! interrompit Gaston avec véhémence ; si j'avais besoin de me justifier, tu l'aurais fait ; je suis en ce moment très logique...

Le langage décousu de mon bizarre ami me prouvait assez sa bonne foi, tout en me révélant un état mental inquiétant, lorsqu'il reprit avec violence :

— Es-tu donc aveugle ! Mais vois cette forme exquise, ces lignes parfaites ! Sans abuser des mots connus en chiromancie, admire ce *Mont de Jupiter*, si potelé, et cette forme étonnante des doigts ! Le seul reproche que l'on pourrait y faire serait un *Mont de Mars* un peu trop accentué, un pouce un peu fort et long... mais, pour moi, ce sont là d'appréciables qualités, prouvant un tempérament ardent, un caractère énergique, un amour vrai, — car elle m'aimera, — un amour de toute l'âme, de toute la chair, de tout le sang ; cet amour devant qui tout s'efface, qui ne voit que soi-même, ne vit qu'en soi-même et pour soi-même...

Tout en parlant, l'enthousiaste me montrait ces lignes enivrantes et ces monts merveilleux ; ses mains tournaient autour de celle qu'il me forçait d'admirer, comme s'il eût cru échanger des effluves magnétiques : ses doigts l'effleuraient parfois et je tremblais qu'il ne réveillât la créature adorée qui dormait sans doute derrière les planches.

— Je devine par cette main extraordinaire l'amour des intelligences ! Je nous vois, le soir, nous promenant lentement ensemble sous les saules, sur les grèves ou dans les grands bois poétiques tout remplis de parfums d'amour ; je nous vois, échangeant nos âmes dans un mot, un chant, un regard, et nous faisant des paradis de chasteté et de doux amour *vrai* — me comprends-tu ! Oh ! que de bonheur suprême j'entrevois !... Cette main m'ouvre la terre promise d'amour !... je l'aime !...

En disant ces mots, mon ami avait peu à peu rapproché sa tête de la main enchanteresse ; emporté par ses rêveries et sa passion, oubliant toute prudence... il appuya ses lèvres brillantes sur cette main adorée... J'entendis le bruit d'un long baiser savouré avec ivresse !...

Il se passa alors une scène étrange et renversante... Au moment où Gaston terminait son cours d'adoration par ce baiser suprême, dans lequel il avait mis toute son âme... (le train ralentissait sa marche et entraînait en gare de Mantes)... je vis cette main adorée, rare et sublime... s'allonger brusquement... puis apparurent le bras, l'épaulette et le torse volumineux d'un militaire, immense carabinier d'un mètre quatre-vingt-quinze centimètres de stature !

Pretenant par le cou mon pauvre ami et le secouant comme un prunier, ce guerrier s'écria, d'une voix de tonnerre :

— Qu'il serait temps, nom d'une cartouche ! de s'équecepliquer !... Que notablement, c'est donc vous, mon petit Monsieurr, qui vous permettez de lécher et de baiser mes extrémités, qui, bien que chouettes, c'est vrai, s'en passeraient bien !... Que subséquemment on ne se moque pas d'un carabinier, surtout quand ce carabinier il s'appelle Merluchard (Eusèbe-Antoine-Melchior) !... Que ça a l'honneur d'être mon nom !... Que...

Je m'interposai :

— Une simple plaisanterie !... insinuai-je, une méprise...

— Qu'adorss tout s'équeceplique ! s'écria le défenseur de la patrie, avec un large rire et en lâchant Gaston, qui tomba comme une souche sur la banquette ; — qu'adorss je pardonne !

Le train s'était arrêté. Le héros en descendit. Après s'être secoué sur le quai, il se rapprocha de la portière, et, s'emparant de la main de mon ami, inerte et à demi mort d'horreur :

— Sans rrrrancune !... s'écria-t-il avec son gros rire. Si vous venez me voir au régiment, que je vous recevrai avec la cordialité intense qui sied à un soldat français !... Vous n'aurez qu'à demander le sucenommé Merluchard, porte-espassin au 10^{me} régiment de la cavalerie de marine, à la 3^{me} du 29^{me} plongeurs à cheval !... Marche !...

Le train partait au milieu du fracas des ferrailles et des éclats de rire !...

Bien longtemps, mon malheureux ami resta anéanti, éroulé dans son coin, sans un mouvement... Il dut se remuer et bouger pourtant afin de descendre en gare (on arrivait à Paris, rue d'Ams-terdam).

D'une voix faible comme un souffle, il parvint à murmurer :

— N'est-ce pas à dégoûter de l'amour, de l'illusion, de la poésie... ?

— Et même de la chiromancie !... achevai-je en souriant, avec toute la férocité d'un ami intime.

Gustave ROUSSELOT.

La vraie Saint-Médard. — Sait-on que, si les prévisions de la Saint-Médard sont souvent erronées, c'est uniquement parce que l'almanach indique comme jour de la Saint-Médard un jour qui n'est pas le sien ?

Le proverbe, en effet, remonte au XII^e siècle, longtemps avant l'établissement du calendrier grégorien, alors que les fêtes de tous les saints étaient de douze jours plus tardives.

C'est donc par erreur que l'opinion attribuée à la journée du 8 juin un rôle que le vieux dicton n'a jamais entendu attribuer qu'à celle du 20 juin.

Glion-Naye. — L'administration du chemin de fer Glion-Naye a décidé d'accorder aux voyageurs utilisant le premier train du dimanche des billets aller et retour à prix très réduit (fr. 6).

Les dorures à l'épreuve des mouches. — Les dorures, cadres ou revêtements de meubles et d'appartements sont trop souvent piqués par les mouches pour que nous n'indiquions pas un procédé bien simple pour les garantir.

On fait bouillir trois ou quatre oignons dans un demi-litre d'eau ; de cette décoction on enduit, avec une brosse douce, les cadres dorés des tableaux et des glaces ; cette dissolution ne les altérera en aucune manière et les mouches, repoussées par l'odeur, ne les piqueront jamais.

Manière de couper le verre. — On obtient de très jolis vases à fleurs avec des bouteilles sans goulot et l'on peut confectionner soi-même mille charmants petits objets avec du verre, quand on parvient à le couper droit et sans brèches. Un moyen pratique pour arriver à ce résultat est le suivant :

On prend du fil fin, mais solide, on le trempe dans du pétrole, de l'huile de térébenthine ou de l'esprit de vin et on le noue autour du verre, exactement à l'endroit où celui-ci doit être coupé. Puis on allume le fil et pendant qu'il brûle, on tourne le verre et on verse dessus de l'eau froide. Par ce simple procédé, la coupure devient parfaitement nette, aussi bien que si elle avait été taillée avec le diamant.

(Science pratique).

Foie à l'italienne. — Coupez votre foie en tranches, saupoudrez de farine des deux côtés, assaisonnez de sel et poivre. Faites fondre un morceau de beurre dans une casserole, placez-y vos tranches de foie et faites sauter en ayant soin de ne pas laisser trop cuire. Dressez sur un plat et arrosez avec le jus de la cuisson auquel vous aurez ajouté du jus de citron.

Au temps des fraises. — Recette pour faire le *sortet aux fraises*. — Faire mariner des fraises dans le kirsch, en les suçant légèrement. D'autre part, exprimer le jus de plusieurs oranges, le passer au linge et le glacer ; en remplir un moule uni en y intercalant les fraises au fur et à mesure. Frapper le moule le temps nécessaire pour qu'il ne soit pas trop ferme, le renverser et servir sur glace taillée à la pelle rouge.

Il vient de paraître chez les frères Hug la *Marche des Armourins*, morceau officiel du Tir fédéral de Neuchâtel, due au compositeur Joseph Lauber.

Le thème en est une vieille mélodie neuchâteloise, que l'auteur a su agrémenter d'harmonies aussi riches que variées. La couverture est ornée d'une jolie vignette et, ce qui ne gâte rien, le prix modique de la marche des Armourins (un franc) la met à la portée de toutes les bourses.

Elle constituera donc, à tous égards, un charmant souvenir de notre fête nationale.

Les surprises du téléphone. — Un journal spécial rapporte l'anecdote suivante :

Un abonné du réseau demande au bureau central à être mis en communication avec son médecin.

L'abonné. — Ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin. — Elle doit avoir l'influenza.

L'abonné. — Que faut-il faire ?

A ce moment, l'employé de bureau change par erreur la communication, et l'infortuné mari reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un moulin à vapeur.

Le mécanicien. — Je crois qu'à l'intérieur elle est recouverte d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit, et le matin, avant de la chauffer prenez un marteau, et frappez-la vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lancette d'arrosage à forte pression et lavez-la énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a jamais revu son client.

Morale : Abonnez-vous au téléphone !

Boutades.

En temps d'élection. — « Jamais, disait quelqu'un, on ne débite autant de mensonges qu'à la veille d'une élection et le lendemain d'une partie de chasse. »

Boireau, valet provisoire, sert à table.

— Bourgogne ou bordeaux ? demande-t-il à un convive.

— Ce que vous voudrez.

— Oh ! moi, ça m'est égal : c'est le même !

Un jeune avocat va dernièrement trouver un de ses respectables confrères, qui compte trente ans d'une pratique des plus distinguées, pour le consulter sur un point de droit douteux.

— Ma foi, mon jeune ami, répond l'ancien, il me serait difficile de vous donner une solution certaine ! car il m'est arrivé, dans le cours de ma longue carrière, de plaider une fois *pour* et une fois *contre*, et j'ai gagné les deux fois.

Entre amoureux :

Elle. — Oh ! le joli petit singe qu'a ce mendiant !... Je voudrais bien en avoir un pareil !

Lui. — Eh bien ! écoutez : consentez à m'épouser, et le singe est à vous !...

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth, Zurich.	Etouffes p. Robes, noir p. laine, à Fr. — 85
	Cheviot, Beiges, borhen en coul. à » 1 15
	Etouffes-Fantaisie, nouv. dessins à » 1 20
	Ecosais laine pour blouses, etc. à » 1 35
	Hautes Nouveautés, laine et soie à » 2 —
Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Etouffes pour jupons à » — 60
	Etouffes p. habil. d'hommes p. l. à » 4 —
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.